

Prends place

Recueil d'histoires intimes vers l'autonomie



NIYEL

Prends place : Recueil d'histoires intimes
vers l'autonomie



First published by Niyel 2022

Copyright © 2022 by Niyel

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored or transmitted in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, scanning, or otherwise without written permission from the publisher. It is illegal to copy this book, post it to a website, or distribute it by any other means without permission.

First edition

This book was professionally typeset on Reedsy.

Find out more at reedsy.com

Contents

<i>Préface et Remerciements</i>	iv
“Contre vents et marées” par Deborah NAKATUDDE	1
“Porter le fardeau” par Bintou DIALLO	7
“De l’oppression à l’épanouissement” par Aïssata AMADOU...	15
“Le bonheur emprunté” par Kiki MORDI	21
“Compassion éternelle” par Wana UDOBANG	26
“La capacité dans le handicap” par Virginie ZOUBÉRE	32
“La renaissance” par Mira	38
“La journaliste de l’avortement” par Bibiche MBETE	43
“À la recherche de l’amour” par Wendo AZSED	50
“La dame de fer” par Marie Angélique SAVANE	56
“L’architecte” par Kadidiatou GUEYE CALVAGNA	65
<i>À propos de Niyel</i>	71

Préface et Remerciements

Préface



Yasmine Mbaye

Les histoires que vous allez lire ne sont pas de simples récits. Ce sont des leçons de vie et des sources d'inspiration, surtout pour nous les jeunes filles. Ce sont aussi des stratégies, des solutions, des secrets et des aventures qui retracent les vies de véritables héroïnes des temps modernes. Ces quelques histoires sont les témoignages de onze africaines, fortes et inspirantes, de réelles exemples à suivre.

Faciles à lire, ces tranches de vie partagées en toute intimité vont vous inspirer et vous montrer tout ce que vous pouvez accomplir lorsque vous avez de l'espoir, des rêves, de la confiance, de l'estime envers vous-même et qui plus est, de l'ambition. Vous découvrirez les parcours de femmes provenant de différents milieux, qui se sont battues pour leur droits ou pour défendre des causes importantes, et qui ont réussi à se faire entendre et à faire bouger les choses.

Vous vous rendrez compte de la fierté que l'on éprouve envers soi-même lorsqu'on atteint ses objectifs, qu'on aide les autres, qu'on refuse de se taire et qu'on se bat pour ce qui nous tient à cœur. Vous ouvrirez les yeux sur les combats de certaines femmes, qui ont probablement été les mêmes que celui de nos mères, ou de nos grand-mères et qui seront peut-être les nôtres dans le futur.

J'espère que vous aurez le même plaisir que moi à lire ces histoires, et que ce livre deviendra l'une de vos lectures préférées, comme cela l'a été pour moi. Je souhaite aussi qu'à travers ces témoignages, vous puissiez comprendre que pour nous, rien n'est impossible, et surtout, que vous soyez fière d'être une femme, un humain à part entière.

* * *

Remerciements de L' équipe

Nos remerciements les plus chaleureux vont à l'endroit de onze femmes exceptionnelles de l'Afrique anglophone et francophone :

- Wendo Aszed
- Aïssata Amadou Bocoum
- KADIDIATOU GUEYE CALVAGNA
- Bintou Diallo
- Bibiche M'bété
- Kiki Mordi
- Deborah Nakatudde
- Marie Angélique Savané
- Mira
- Wana Udobang
- Virginie Zoubéré

Benjamin Constant disait “il faut remercier les Hommes le moins possible parce que la reconnaissance qu’on leur témoigne les persuade aisément qu’ils en font trop”. Nous pensons au contraire que nos remerciements ne traduisent pas assez la reconnaissance que nous vous devons pour l’implication dont vous avez fait preuve. Toutes ces heures consacrées à nous laisser entrer dans votre intimité, à réveiller certaines douleurs enfouies, à rouvrir ouvrant certaines blessures du passé reflète votre engagement sans faille à être un modèle de courage et d’abnégation pour toutes ces jeunes filles et jeunes femmes qui sont dans le doute.

Notre reconnaissance s’adresse également à tous les contributeurs, pour avoir cru en ce projet, pour avoir consacré du temps et de l’énergie dans la matérialisation de ce livre sur l’égalité des genres.

Enfin, nous disons merci à tous d’avoir contribué de quelque manière que ce soit, à apporter une lueur d’espoir à toutes les jeunes filles et femmes du continent qui prendront place et s’inspireront des histoires de ces 11 femmes qui sont aujourd’hui des modèles de réussite.

L’équipe Niyel

“Contre vents et marées” par Deborah
NAKATUDDE



Je m'appelle Deborah Nakatudde. J'ai grandi dans le village de Bwaise, en Ouganda, un bidonville peuplé d'enfants négligés et de parents absents. J'ai perdu ma mère à l'âge de 7 ans et, pendant longtemps, je n'ai pas mesuré l'énormité de cette perte, si ce n'est dans les yeux de mes frères et sœurs. Un an plus tard, mon père s'est remarié avec une femme qui n'était pas du tout gentille avec nous et me répétait toujours que j'étais une ratée.

Notre situation financière n'était guère reluisante et j'avais appris, très tôt,

à endurer le traitement injuste que ma belle-mère nous faisait subir, pour continuer à vivre à la maison. Ma belle-mère était une femme pleine de préjugés et hériter d'une famille nombreuse n'était pas sa vocation. Mon père semblait nous détester et j'étais privée de l'amour paternel auquel j'aspirais désespérément.

J'avais envisagé, plusieurs fois, de fuguer de la maison jusqu'au jour où ma belle-mère mentit à mon père pour me faire tabasser. J'avais alors 10 ans. J'essayai d'expliquer à mon père ce qui s'était passé, mais il ne voulait rien comprendre. Je sortis alors de la maison. Alors que je me promenais dans notre quartier plongé dans l'obscurité, l'idée de m'en aller définitivement me trottait dans la tête jusqu'à ce que je me souvienne que ma petite sœur comptait beaucoup sur moi. Je la protégeais de beaucoup de choses et si je m'enfuyais, je ne pouvais imaginer les abus que ma belle-mère allait lui infliger. Elle était ma meilleure amie. Nous avons enduré tant de souffrances et d'épreuves ensemble et comme elle était ma plus jeune sœur, nous entretenions de solides liens d'amitié et d'affection.

La maison de location où nous vivions était petite, ce qui nous obligeait à vivre dans la promiscuité. Un après-midi, mon frère m'initia aux rapports sexuels. J'avais près de 12 ans à l'époque. Il avait commencé par me dire qu'il y avait certaines choses que les garçons et les filles faisaient qui étaient agréables et normales. Il essayait d'utiliser des mots descriptifs et de poser des questions pour m'aider à comprendre, mais j'étais encore si innocente. Mon frère trouva donc le moyen de me forcer à le faire. Il me dit de m'allonger sur le sol et menaça de me briser les os si jamais je disais à quelqu'un ce que nous avions fait. Il était si convaincant. Cela dura trois ans et chaque fois que je voulais en parler avec quelqu'un, je me souvenais de sa menace et me taisais. Mais je me demandais toujours pourquoi, étant donné que ce que nous faisions était normal, il m'obligeait à garder le secret.

Au fil du temps, il s'est rendu compte qu'il avait besoin de quelque chose que je ne pouvais pas lui offrir. Alors, mon frère m'échangea contre un peu d'argent

et des leçons de conduite avec un de ses amis chauffeur de taxi. Ce type me donnait toujours un peu d'argent par la suite et j'acceptais cet argent pour acheter du pain et du sucre pour ma petite sœur et moi. Tout en cherchant à survivre, je suis partie à la recherche de ma grande sœur. Ce voyage devait durer une journée, mais ma sœur réussit à me convaincre de rester avec elle jusqu'au lendemain. Elle continua à repousser la date de mon retour jusqu'à ce que je finisse par rester chez elle après avoir convenu qu'elle me trouverait un endroit où dormir pendant que je vaquerais à mes occupations quotidiennes. Je devais trouver un emploi pour respecter mon engagement. Mais j'avais dit à ma petite sœur que je rendais visite à une amie pour une journée et je me sentais donc coupable de l'abandonner.

Ma sœur aînée possédait un tout petit bar là où elle vivait et était parallèlement une professionnelle du sexe. C'est par elle que j'ai été initiée par inadvertance au commerce du sexe. Je couchais avec des hommes en échange d'argent pour acheter de la nourriture et des vêtements; et j'avais besoin d'économiser de l'argent pour régler mes frais de scolarité. J'aimais aller à l'école et c'est pendant que je fréquentais une école du bidonville que j'ai compris que les rapports sexuels entre frères et sœurs étaient répréhensibles. Je me suis procuré l'argent nécessaire pour reprendre mes études dans le quartier où résidait ma sœur et poursuivis mes études. Le jour, j'étais étudiante et la nuit travailleuse du sexe.

Cette situation dura un an et un jour, après l'école, ma sœur m'informa qu'elle m'avait inscrite comme pair éducatrice bénévole auprès d'une ONG. Cette ONG recherchait des travailleuses du sexe âgées de 18 ans ou plus pour travailler avec elles. Même si je n'avais que 16 ans, elle m'avait quand même inscrite en mentant sur mon âge. L'ONG travaillait sur un projet de santé de la reproduction appelé *Breaking the Silence* (Briser le Silence), qui devait durer deux ans en Ouganda. Je pris la décision de mettre mes études en veilleuse pour suivre une formation de dix jours. C'était ma première incursion dans le travail communautaire. L'ONG nous versait des allocations mensuelles et je me sentais mieux sachant que j'avais une source de revenus supplémentaire.

Je continuais à travailler dans l'industrie du sexe car mes clients continuaient à m'appeler. Les autres travailleuses du sexe étaient devenues ma famille et j'avais toujours besoin d'argent pour subvenir à mes besoins.

Le projet prit fin et avec lui, l'accès à des préservatifs, ressources et soins de santé gratuits. Pourtant, les autres travailleuses du sexe m'appelaient *musawo* (professionnelle de santé). C'était la seule vie que je connaissais, et il m'était donc difficile de tout lâcher brusquement. Je commençais à sentir que je pouvais faire plus pour ma communauté. C'est ainsi que j'ai décidé de chercher d'autres moyens de fournir des services de santé sexuelle aux travailleuses du sexe. Elles me considéraient comme une « professionnelle de la santé », après tout.

Cette situation nous incita, quelques amies et moi, à créer notre propre organisation - *Serving Lives Under Marginalization* (SLUM) (Au service des vies marginalisées). Il s'agissait d'une organisation fondée par des professionnelles du sexe, pour des professionnelles du sexe. Pendant que j'accomplissais cet exploit, mes études étaient reléguées au second plan après le lycée, car je n'avais pas les moyens d'aller à l'université. Toutefois, huit ans plus tard, je suis entrée à l'université et j'ai obtenu ma licence en Administration publique et gestion.

Je me suis forgé une nouvelle identité en tant que leader et j'ai pris conscience que j'étais en quête d'acceptation et de confiance en moi. J'avais besoin d'une oreille attentive, mais il n'y en avait pas. Je n'étais pas une enfant têtue. J'avais juste besoin qu'on se soucie de moi. Mais tout le monde dans mon entourage souffrait. Pourquoi ma douleur était-elle différente de celle des autres ? Il m'a fallu des décennies pour découvrir ce que je valais et me défaire de ce conditionnement négatif selon lequel j'étais condamnée à échouer. Mieux encore, j'avais appris que ce que j'avais enduré dans le passé ne saurait me définir, car j'avais choisi d'être heureuse.

* * *

À propos de Deborah Nakatudde

Deborah est une militante communautaire basée à Kampala, en Ouganda. Après avoir passé des années de sa vie d'adolescente sur les trottoirs comme travailleuse du sexe, Deborah a commencé à fournir des ressources et des soins de santé à d'autres congénères. Ayant fondé sa propre ONG qu'elle dirige elle-même en Ouganda, elle organise des ateliers sur la santé et les droits sexuels et de la reproduction et offre aux travailleuses du sexe son appui dans le domaine du traitement et de la prévention du VIH.

“Porter le fardeau” par Bintou DIALLO



Je suis née d'une union hors mariage entre deux jeunes personnes et j'ai par la suite subi les conséquences de ma naissance condamnable par la société africaine, donc ma communauté immédiate. Je suis une femme peulh du nom de Bintou Diallo. Nos us et coutumes peuvent être très conservateurs surtout quand il s'agit de mariage ou de fonder une famille. Mes parents avaient respectivement 19 et 20 ans quand je suis venue au monde et ils m'ont conçue dans le « non-respect » des règles édictées par cette société, même si je pense, dans un amour inconditionnel (ce qui devrait être le plus important). À l'âge de 18 mois, j'ai été confiée à mes grands-parents qui

habitaient une petite ville du Burkina Faso.

Pour les membres de leur communauté, mes parents avaient commis l'irréparable selon les règles établies. Mes grands-parents ont alors été ma seule vraie famille et j'ai toujours été bien protégée par eux, surtout par mon grand-père qui me surprotégeait. En dehors de ce cocon familial où je recevais éducation, amour, tendresse, attention, le reste de ma vie était un enfer. Personnellement je ne savais pas que ne pas grandir auprès de ses parents constituait un crime dans notre communauté jusqu'à ce que mon entourage me le fasse comprendre de la pire des manières. Ils m'avaient tout simplement donné le nom de bâtarde parce que j'étais une enfant illégitime.

Mon premier choc, c'était quand j'avais 8 ou 9 ans. J'étais en classe de CE1. L'enseignant, en voulant donner la définition du mot adopter a pris exemple sur moi et a dit mot pour mot : « Bintou Diallo a été généreusement acceptée par ses grands-parents, c'est une enfant adoptée ». Les élèves avaient le regard tourné vers moi et j'avais l'impression qu'ils voyaient en moi la définition du mot adoption. Je ne saurais décrire ce que j'ai ressenti à cet instant. Je me souviens encore de cet épisode comme si c'était hier. Mes sentiments étaient mitigés entre le fait d'avoir été rejetée par mes parents, d'avoir été recueillie par pitié par mes grands-parents et de n'être aimée de personne. J'avais l'impression qu'on me faisait de la charité. Le sentiment d'exclusion que j'ai ressenti ce jour-là ne m'a jamais quitté malgré la bienveillance de mes grands-parents. Cet épisode a été le début des humiliations que j'ai vécues çà et là. Mes camarades de classe ne manquaient pas d'occasion de me rappeler que j'étais une enfant illégitime. Une fois, ils se sont mis en cercle autour de moi et ont commencé à chanter à tue-tête, "bâtarde, bâtarde, bâtarde". Ils m'ont accompagnée avec cette chanson jusqu'à la maison. Ce jour-là, je pense avoir versé toutes les larmes de mon corps. Mais mon grand-père arrivait toujours à me remonter le moral avec des paroles sages et cela me permettait d'affronter les moqueries et le regard des autres. Je grandissais cependant avec la peur d'être abandonnée de nouveau et je vivais constamment dans la recherche d'attention et de considération.

Les années passaient et l'âge commençait à avoir raison de mon grand-père. Il n'arrivait plus à me protéger des moqueries et de la méchanceté des autres vis-à-vis de moi. Il arrivait même qu'il ait des doutes sur moi lorsque je me faisais accuser à tort par les membres de la famille.

J'ai vécu avec ce sentiment de rejet et d'abandon pendant toute mon adolescence. J'étais maintenant une jeune fille de 17 ans et mes parents, de leur côté, n'éprouvaient toujours pas le besoin de me rencontrer. Désespérée et à bout de force de continuer de vivre cette vie d'infortune, j'ai fait une tentative de suicide. Je ne pouvais pas me faire à l'idée d'être rejetée, surtout par mon grand-père, celui qui a toujours été mon roc, qui se faisait maintenant vieux. Prenant mon envie de rencontrer mes parents plus au sérieux après ma tentative de suicide, mon père biologique n'avait d'autre choix que de m'accueillir chez lui, dans une autre ville. J'ai plus tard regretté mon acte car j'ai créé une profonde tristesse à mon grand-père mais sur le coup, mon seul désir était le besoin d'aller vivre avec mes géniteurs et de ressentir l'amour d'un parent. Cette année a été la plus difficile de ma vie car c'est une chose que d'être traitée de bâtarde par ses camarades de classe et une autre que de l'être par des personnes de sa famille. Je me souviens qu'une fois, un de mes oncles paternel s'est adressé à moi en ces termes: "les bâtards sont beaux, mais n'ont aucune valeur".

Je me suis résignée à accepter ma situation et à passer à autre chose que de m'apitoyer sur mon sort. Mon engagement et mes activités socio-religieuses dans lesquelles je m'étais toujours épanouie depuis le collège m'ont été d'une grande aide.

Après le baccalauréat, que j'ai passé avec succès, je suis allée à la capitale pour l'université où j'ai étudié la sociologie. En deuxième année de fac, je suis tombée amoureuse d'un monsieur qui devait se rendre à Dakar au Sénégal pour travailler. J'ai donc décidé d'aller à l'aventure avec lui. J'ai continué mon engagement social que je faisais déjà au Burkina et les petites victoires de ce parcours m'ont permis de comprendre qu'on n'a pas besoin de grands

titres pour réaliser des changements dans notre environnement. Après des études de sociologie et une licence Administration des affaires, j’ai décroché un travail d’assistanat au sein de l’UNESCO et presque au même moment une bourse du British Council en soutien au NEPAD pour une formation en leadership des ressortissants des pays où opérait le British Council. Mon acceptation pour cette formation en leadership a été une petite victoire pour moi car au départ elle n’était réservée qu’aux ressortissants sénégalais. J’ai failli ne pas postuler, mais mon patron de l’époque m’a dit : « Bintou, depuis quand est-ce que tu prends NON pour réponse toi ? ». Je me suis dit qu’il avait parfaitement raison et c’est comme ça que je me suis retrouvée à entamer des négociations avec les initiateurs et finalement, ma candidature a été retenue. Grâce à mes négociations, tout ressortissant d’un pays membre de la CEDEAO peut désormais en bénéficier.

Alors que je commençais à me construire une carrière internationale au sein de l’UNESCO, mon contrat prit subitement fin avec comme justificatif de mon supérieur : « incompatibilité d’humeur ». J’ai très vite compris que ce licenciement était dû au fait que par le passé, j’avais refusé à maintes reprises ses invitations. J’ai réuni mes dernières économies que j’ai utilisées pour payer 6 mois de loyer tout en espérant que je trouverais très vite un autre emploi. J’ai passé 3 mois à ne vivre que d’eau sucrée et de pain jusqu’au jour où un ami, Chimère SIBY, m’a tendu la main. Il m’a vraiment tendu la main dans le sens propre du terme, avec un sac de courses dans chaque main, remplis de produits et de provisions de première nécessité. Sans un seul mot, il me les a remis et a rebroussé chemin. D’aussi loin que je m’en souviens, c’est la seule personne qui m’ait traitée avec dignité à Dakar. Il venait de me redonner espoir, de me faire croire à nouveau en l’humain et que Dieu le bénisse pour cela. Je le garde constamment dans mes prières. Il l’a fait sans jamais essayer de me courtiser.

J’ai pris mon courage à deux mains et proposé mes services à mon ancien bienfaiteur, le British Council. Désespérée, j’ai téléphoné à la coordonnatrice du programme et lui ai dit que je voulais proposer des services de manière

gratuite en échange de quelques tickets de restaurants et de bus par semaine. En ce moment, je voulais juste avoir de quoi manger. En lieu et place, j'ai bénéficié d'un contrat de travail payé à 240 000 FCFA le mois.

Après plusieurs mois au British Council, j'ai par la suite travaillé au CODESRIA (Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique). Ce qui a énormément contribué à m'intéresser aux débats politiques, scientifiques et socio-économiques. C'est ainsi que j'ai attiré l'attention de certaines personnes influentes et bénéficié d'une bourse à Leiden, en Hollande où j'ai pu obtenir un master en développement et changements socio-économiques.

Quelque temps après mon arrivée en Hollande, j'ai découvert que j'étais enceinte de mon petit ami. J'avais 33 ans et j'étais boursière. Je subissais des pressions de partout : d'amis, d'enseignants, qui me conseillaient de retourner en Afrique car ils voyaient en moi des dépenses supplémentaires que la bourse n'avait pas forcément prévues. Je ne savais quelle décision prendre car quoiqu'on dise, c'était une décision qui définirait le cours de ma vie. J'avais le choix entre poursuivre mes études - qui allaient sans doute m'assurer une carrière professionnelle stable et me permettre de laver mon nom et ma réputation de fille illégitime - ou rentrer et être tout simplement une mère, répétant ainsi l'histoire de ma naissance. Ce qui était hors de question.

Quelque temps après, je décide de rentrer au Burkina sans un travail stable. Je traverse d'abord une période financièrement difficile. J'habitais seule dans une cour commune qu'on appelle couramment chez nous célibatorium. Je me souviens que j'avais une natte que j'étais au sol. Les soirs à la belle étoile, je me demandais ce qui a bien pu se passer pour que je sois dans une telle situation ? Mais je bénis cette période de ma vie qui m'a révélé la nature humaine, en particulier celle de mes proches. Souvent dans mes pensées, j'attendais la chaleureuse compagnie d'une cousine, qui était d'ailleurs la seule à être présente pour moi. Elle m'apportait soutien et réconfort pendant

ces moments de vaches maigres, et je dois dire que nous ne remercions pas assez ces personnes, mais plutôt celles qui nous donnent de l’argent ou du matériel. Elle venait garer sa belle voiture devant le portail, s’asseyait sur la natte avec moi, et partageait mon repas. Elle était une personne connue, mais j’évitais de la mentionner dans mon quotidien, car je refusais que ma réussite soit associée à la notoriété des membres de ma famille. Ces moments que je passais avec elle étaient d’une importance capitale pour moi. C’était des moments qui me permettaient de tenir une énième fois.

Aujourd’hui, avec du recul, je réalise qu’avoir été éduquée par mes grands-parents fut ma plus grande bénédiction, que longtemps j’ai considéré comme une privation et abandon de mes parents biologiques. Grand-père que j’appelais affectueusement « *My all in one* » m’a très vite appris à développer mon esprit critique et d’analyse, à me challenger en titillant ma curiosité. À leurs côtés, j’ai également appris à être une femme autonome et épanouie et à m’affirmer à l’image de ma grand-mère. Je demande pardon à mes parents en disant cela, mais quand fut l’heure pour ma grand-mère de quitter ce monde, j’ai eu le sentiment d’être orpheline de mère et de père, puisque mon grand-père était parti un peu plus tôt. Il est vrai que je n’ai reçu presque aucune affection de mes parents biologiques, mais de cela sont nées une force et une personnalité qui m’ont permis d’accomplir de grandes choses. Par exemple mon premier emploi au Burkina Faso, au sein de l’ONG *African Monitor* où j’ai pu collecter la voix de 30 000 jeunes qui a été prise en compte dans l’élaboration des ODD (Objectifs de développement durable) ou encore ma fonction de présidente du comité directeur de *AfriKa Tomorrow* qui est une organisation citoyenne qui promeut le leadership féminin, l’entrepreneuriat des jeunes et des femmes, l’éducation de qualité pour tous et la Responsabilité Sociale des Entreprises au Burkina et un partout en Afrique.

Pour moi, chaque victoire est le début d’un autre combat. Et j’espère que je mènerai une vie utile à l’humanité. Tout le monde ne nous aimera pas, et nous ne pouvons pas changer ce qui est dans la tête des gens. Cependant, nous pouvons toujours prendre de la hauteur.

* * *

À propos de Bintou Diallo

Bintou Diallo est titulaire d'une licence en Administration des Affaires et a entamé un Master en Développement et changements socio-économiques. Elle dispose d'une expérience avérée à l'international en tant que chargée de programmes, consultante en développement, dans le secteur de l'éducation et de la communication interculturelle. Elle est engagée dans la promotion des droits humains, notamment ceux des jeunes dans le cadre d'activités telles que *Coachmoi* qui est un programme d'accompagnement en leadership et développement personnel des jeunes qu'elle met en œuvre depuis plusieurs années. Elle mène également un plaidoyer pour la promotion et le développement de la jeunesse en Afrique à travers des programmes tels que *CréaHub*, les écoles durables pour une éducation de qualité pour tous, Label ODD » / RSE à travers le dialogue politique communautaire

Bintou Diallo est à la fois associée de TallMédia, Directrice exécutive de Afrika Tomorrow, fonctionnaire des Nations Unies et présidente du Comité Directeur de Afrika Tomorrow, une organisation citoyenne basée au Burkina. Bintou Diallo accompagne des réseaux de jeunes partout en Afrique dans la promotion du leadership féminin, l'entrepreneuriat des jeunes et des femmes, l'éducation de qualité pour tous et la Responsabilité Sociale des Entreprises.

“De l’oppression à l’épanouissement” par
Aïssata AMADOU BOCOUM



Avez-vous une fois échappé à une situation délicate qui a fini par devenir salvatrice ? Telle est l'expérience que j'ai vécue dans ma jeunesse. Je m'appelle Aïssata Amadou Bocoum. Voici mon histoire.

Par mon nom de famille vous devinez sûrement que je suis issue d'une famille Diawando. Originaire du Mali, nous avons une culture traditionnelle qui nous est propre : donner nos enfants en mariage dès leurs premières menstrues, se marier entre cousins ou encore exciser nos filles. Le destin des filles est déjà tout tracé dès leur naissance. Pour les parents, la fille est d'abord excisée,

puis donnée en mariage dès les premiers signes de puberté, souvent c'est pour être la 3^{ème} ou 4^{ème} épouse d'un homme qui a certainement le triple ou le quadruple de son âge. En ce qui me concerne, je devais être donnée en mariage dès mes 13 ans à un prétendant parmi tant d'autres. Mais ma passion pour les droits de l'enfant et de la femme m'aidera à échapper au destin qui m'était promis, sans quoi, tout se serait passé différemment.

Tout a commencé à l'âge de 11 ans où je commençais à m'intéresser sérieusement au cas des enfants de la rue. Je pense que cet intérêt a été suscité par mon père qui m'emmenait souvent donner des couvertures à des enfants de la rue. À chaque sortie, je me demandais comment je pouvais leur venir en aide. J'ai alors commencé à fréquenter des associations de défense des droits des enfants et à m'intéresser à la politique de mon pays y afférente. Mon parcours au centre d'écoute communautaire de mon quartier, CAMS (Club des amis de Mekin Sikoro), m'a amenée à intégrer le Parlement des enfants. Adolescente, je participais à des débats publics sur la défense des droits des enfants et de la femme. Je forgeais ainsi ma capacité à maîtriser le droit, à tenir une conversation devant un panel de haut niveau et à prendre confiance en moi. Mon rêve était de devenir journaliste pour la cause des enfants et des femmes. Mais surtout des enfants. Dans mon quartier, je me faisais appeler la journaliste bien que je fusse encore au collège. Tout allait bien jusqu'à l'âge de 13 ans où nos traditions me rattrapaient. L'heure était venue pour mon père de me donner en mariage; mais moi j'avais d'autres projets personnels : faire de hautes études et devenir journaliste.

Du haut de mes 13 ans, j'entrepris de convaincre mon père de me laisser poursuivre mon rêve. Ce ne fut pas chose facile car mes tantes et ma grand-mère le soutenaient et ils étaient tous très conservateurs et traditionalistes. La seule chose sur laquelle je pouvais compter était que mon père avait confiance en moi car je l'impliquais dans tout ce que je faisais et il était même invité aux conférences et débats publics auxquels je prenais part. J'étais également une fille studieuse, ce qui a fortement contribué à la décision de mon père à me laisser poursuivre mes études. Les autres membres de ma famille étaient

contre cette décision. Pour eux, aucune exception ne devrait être faite et la tradition devait être respectée. Mais le dernier mot revenait à mon père qui avait déjà pris sa décision. Avec le temps, ils ont tous accepté. Cette situation à laquelle je venais d'échapper de justesse m'a fait beaucoup réfléchir sur la situation de ces jeunes filles qui n'ont pas vraiment de soutien ou un père comme le mien. Cela m'a permis de me rendre compte que beaucoup de choses doivent changer car la place d'un enfant c'est à l'école et pas dans le mariage. Je pense que mon combat pour le droit de la femme et de l'enfant a réellement commencé à partir de là. J'ai véritablement pris conscience de l'urgence de la situation.

Après le Bac, par manque de moyens financiers pour faire des études journalistiques dans une des écoles privées de la place, je me suis inscrite à l'université publique où j'ai obtenu ma maîtrise en droit public. Dans l'exercice de mes fonctions pour la défense des droits de la femme et de l'enfant, je suis très souvent confrontée à des situations délicates où je vois des enfants de 10 ans subir des mariages forcés et des femmes subir des violences conjugales.

Break Free où j'exerce est chargé de référer ces cas vers les organisations ou les juridictions compétentes et d'en faire le suivi. Il nous arrive d'aller directement vers la brigade des mœurs pour les cas urgents comme celui de cette jeune fille de 17 ans qui devait passer le bac et que les parents voulaient donner en mariage. Malgré le refus de la jeune fille, les parents et le futur époux étaient restés sur leur décision. À la veille du mariage, nos efforts ont finalement porté des fruits. La brigade des mœurs n'avait d'autre choix que de convoquer la fille ainsi que ses parents et de la retenir pendant deux jours, ce qui a entraîné le non-lieu de son mariage. Ces petites victoires me donnent satisfaction et m'aident à tenir face à certaines situations devant lesquelles je me sens impuissante.

J'ai encore des frissons quand je pense à une autre dame. Qu'est-ce qu'elle n'aurait pas fait pour maintenir la stabilité dans son foyer, mais son cher époux en avait décidé autrement ! Un matin j'ai reçu, en tant que membre de

l'AFLED (Association Femmes Leadership et Développement Durable) une dame qui subissait des violences conjugales. Elle avait d'énormes cicatrices sur tout le corps et des blessures encore toutes récentes. La première étape de notre assistance consistait à la soigner de toute urgence et prendre en charge ses frais médicaux avant de lui conseiller de porter plainte contre son époux, idée qu'elle avait systématiquement rejetée par peur des représailles de ce dernier et de la société. J'étais dans l'incapacité d'agir avec notre association pour lui venir en aide car elle ne voulait pas porter plainte. Elle voulait à tout prix sauver son mariage. Après plusieurs conseils et des négociations, la dame est restée sur sa décision. Elle était décidée à sauver son mariage malsain. De retour dans son foyer, le mari a continué à la battre et elle a continué de le supporter jusqu'à ce qu'un jour les coups qu'elle a reçus ont été si violents qu'elle a eu les côtes cassées. Malheureusement, elle a reçu le coup de trop et n'a pas survécu à ses blessures. Elle est morte d'une mort qu'elle aurait pu éviter.

J'ai souvent envie d'abandonner car je trouve la société injuste mais je pense à toutes ces jeunes filles, à tous ces enfants, à toutes ces femmes qui comptent sur moi. À toutes ces personnes pour qui je suis un modèle. Alors je me relève et je me dis que d'autres personnes ont vécu pire, mais n'ont jamais abandonné. Alors je me relève et je continue d'avancer.

Je suis aujourd'hui la fierté de mon père car j'ai cru en mon combat et je continue de me battre. À chaque fois qu'il me voit sur une chaîne de télévision, il me dit : « ma fille, comment ai-je pu vouloir te priver de cela en te l'interdisant au début tes activités ? » Je souris en disant : « Papa tout ce que je suis aujourd'hui c'est grâce à toi et à la confiance que tu as placée en moi ».

J'ai certes échappé au mariage précoce grâce à mon père mais pas à l'excision. Maintenant que j'essaie, avec mon époux, d'avoir des enfants, j'apprends par le gynécologue que l'excision que j'ai subie est de type 2 et que si j'ai la chance d'être mère, les conséquences pourraient se ressentir au

moment de l'accouchement. Cette information m'encourage et me pousse davantage à renforcer la lutte en me basant sur ma propre expérience car on convainc mieux en invoquant son propre vécu. Forte de mon vécu et de ma détermination j'arriverai à convaincre mon auditoire d'abandonner ses pratiques archaïques, malsaines et dangereuses.

Alors, à toutes ces filles qui me lisent, je dis « croyez-en vous ; croyez en votre combat ; croyez en votre mission, et soyez des « *féministes 2.0* » comme je me fais appeler au Mali.

* * *

À propos de Aïssata Bocoum

Titulaire d'une maîtrise en droit public, Aïssata Amadou Bocoum est actuellement chargée de plaider sur le programme *Break Free* qui lutte contre le mariage des enfants et le mariage forcé. Elle est également coordonnatrice de l'association Citoyenneté-Elle qui vise à instaurer un système de mentorat pour les jeunes filles au Mali, afin de développer leur leadership. Âgée de 26 ans, elle est une figure incontournable du plaidoyer en faveur des droits des enfants et des femmes au Mali.

“Le bonheur emprunté” par Kiki MORDI



« Vous n'obtiendrez pas votre diplôme! » Telle fut la menace que m'adressa au téléphone mon soi-disant chargé de sécurité à l'Université. Je savais qu'il n'était qu'un pion dans le jeu de mon Conseiller pédagogique et qu'il se délectait à chaque instant de la souffrance que je ressentais. Ce n'était pas la première fois que j'entendais ce genre de propos, mais aujourd'hui, je me fichais des conséquences. J'allais lui arracher son pouvoir. Je faisais semblant d'être heureuse alors que j'étais en train de me tuer intérieurement. Trop c'est trop. Je maudis tous les membres de sa lignée, en hurlant de toutes mes forces. Des sanglots profonds et déchirants me traversaient la gorge. Je me suis sentie soulagée après l'avoir traité de bluffeur. Laissez-moi vous expliquer comment j'en suis arrivée là.

Enfant, je vivais en marge de certaines réalités sociétales et je n'aurais jamais imaginé que je serai un jour victime de harcèlement sexuel perpétré par une autorité publique. De nombreuses étudiantes ont développé un mécanisme d'adaptation consistant soit à prétendre être mariées en portant une bague, soit à faire croire qu'elles étaient enceintes ou encore à faire l'impossible pour éviter leurs enseignants. J'avais choisi de les éviter, mais j'avais beau essayer, mon conseiller pédagogique était toujours là. Il n'y avait pas moyen de l'éviter, impliqué comme il l'était dans les inscriptions aux cours et la collecte des épreuves d'examen.

Un jour il me fit des avances, me demandant de le rencontrer au club du personnel.

Je devais jouer le jeu intelligemment. Je lui ai donc donné un faux numéro de téléphone. Malgré ma nervosité, j'étais confiante que j'avais un visage facile à oublier. Après tout, j'étais une étudiante parmi de nombreuses autres qu'il connaissait sur le campus.

J'avais du mal à croire à quel point j'étais chanceuse. Il ne me dérangerait point pendant tout le semestre, jusqu'à un jour fatidique de l'examen où il entra dans ma salle. Il passait d'une table à l'autre avant de s'arrêter finalement

devant la mienne. Il retourna ma copie et nota mentalement mon numéro de candidat.

Il n'en fallait pas plus pour que je finisse par craquer. J'avais du mal à respirer. Je n'avais plus d'air dans les poumons. J'avais oublié comment respirer, et c'est comme si une pierre s'était plantée dans ma poitrine. Un petit oiseau voltigeait à l'endroit où se trouvait mon cœur. J'essayais de me convaincre qu'il y avait peu de chances qu'il se souvienne de mon visage près d'un an plus tard. Mais lorsque les résultats furent publiés et que je n'avais aucune note pour certains cours, sa responsabilité ne faisait aucun doute pour moi. Je pris mon courage à deux mains pour aller le voir et lui poser des questions sur les notes qui me manquaient. Lorsqu'il me vit entrer dans son bureau, il émit un rire à gorge déployée qui semblait dire : « Maintenant, c'est à mon tour de me payer ta tête ». Je me sentais coincée et brisée, mais je ne voulais pas abandonner.

C'était le début de ma chasse à l'oie sauvage pour trouver mes notes, les copies d'examen que je savais que je ne trouverais jamais. Pendant des jours je cherchais dans la salle des archives, en pleurant et en transpirant. Je refusais pourtant d'abandonner, jusqu'au jour où j'ai décidé de me résigner à l'idée que mes notes ne se trouvaient pas dans la salle des archives. Je retournai le voir pour trouver une solution. Il m'attendait. Il savait que je reviendrais et je me mis d'abord à m'excuser. Mes excuses ne valaient rien à ses yeux. Comme avec le proverbial rat dans la fosse aux lions, il jouait avec moi comme avec un objet pour se divertir. Tantôt il me frôlait avec convoitise, tantôt il se montrait dégoûté. J'étais une jeune fille de 19 ans dont le seul crime était de vouloir s'instruire.

Finalement un jour il me dit : « Je ne couche pas avec les filles qui ne sortent pas avec moi. Tu ne m'intéresses que si tu veux être ma petite amie. » Toutes mes supplications étaient vaines. Alors je réfléchis sérieusement à une alternative.

J'avais une personne que je considérais comme mon ami qui travaillait au

Service des Inscriptions. Il me promet de parler à l'enseignant. Mais à son tour, lorsqu'il apprit que j'avais un petit ami, il se mit en colère contre moi et me dit de donner au Conseiller pédagogique ce qu'il voulait. Après tout, je n'étais pas vierge et avais déjà un petit ami. Il me demanda par la suite de ne plus le déranger.

Avec du recul, je me rends compte que je n'étais qu'une demoiselle en détresse dont il voulait faire un trophée. J'avais l'impression d'être réduite à l'esclavage. C'est à cette personne que j'avais fait confiance en lui faisant part de ma peine surtout que j'avais décidé de ne pas en parler à ma famille et à mes autres amis.

À force de garder ce secret, je somrais dans la dépression, mais j'affichais un bonheur de façade lorsque j'étais en compagnie de mes amis. Aussi, lorsqu'il me dit une dernière fois que je n'aurai pas mon diplôme, quelque chose explosa dans ma tête. J'en avais assez de sa manipulation émotionnelle, de ses SMS à tout bout de champ, d'être sa marionnette. Je n'allais pas coucher avec un enseignant pour des notes. J'ai donc décroché. Toutefois, je suis restée dans l'environnement de l'université et un jour, je suis entrée par hasard dans la station de radio du campus. Je me suis portée candidate pour le rôle de présentatrice et changea de numéro de téléphone. Le rôle que m'offrait la radio était certes modeste, mais il me donnait le sentiment d'être écoutée et valorisée.

L'une des premières choses que j'ai faites, c'était de raconter ce qui m'était arrivé, sous le couvert de l'anonymat. Ce récit fit des vagues, car d'autres étudiantes appelèrent pour raconter les épreuves qu'elles avaient vécues. Le programme devint très populaire au bout d'un mois à peine. Il me permit de me sentir moins seule et depuis, ma voix est devenue mon pouvoir. Pendant longtemps, je me refusais à m'exprimer ouvertement et détestais la voix grave que j'avais. Maintenant c'est ma voix qui me donne de l'assurance puisqu'elle me confère un minimum de pouvoir. Aujourd'hui, j'arrive à me faire entendre.

À propos de Kiki Mordi

Nkiru « Kiki » Mordi est une journaliste d’investigation nigériane nominée aux *Emmy Awards*. Elle est également personnalité médiatique, cinéaste, écrivaine et entrepreneure, en plus d’avoir été lauréate 2019 du *People Journalism Prize*.

En octobre 2019, elle avait présenté, avec BBC Africa Eye, un documentaire qui exposait l’ampleur du harcèlement sexuel chez les enseignants nigériens et ghanéens. Ce documentaire a entraîné la suspension des enseignants impliqués et amené le Sénat nigérian à réintroduire le projet de loi contre le harcèlement sexuel.

Le 9 juillet 2020, le Sénat nigérian a adopté le projet de loi contre le harcèlement sexuel, non sans proposer une peine de prison pouvant aller jusqu’à 14 ans pour les coupables.

“Compassion éternelle” par Wana
UDOBANG



Mon corps a toujours été la trame narrative de ma vie. Quand j’arrive dans une pièce, il s’exprime avant même que je ne prenne la parole. D’aussi loin que je me souviens, il y a toujours eu une certaine interaction entre les gens et mon corps. Je ressens comme un fossé inconscient entre moi et mon corps, comme s’il s’agissait de deux entités distinctes.

Enfant potelée, j’étais affublée de sobriquets moqueurs et souvent les gens se demandaient pourquoi je ne prenais pas leurs insultes pour des plaisanteries.

Ainsi, dès mon plus jeune âge, j'ai compris comment les femmes corpulentes sont perçues dans ma société - de simples souffre-douleurs. J'ai vécu cette réalité, tout en voulant être reconnue comme autre chose qu'une femme obèse.

Je surcompensais dans tout ce que je faisais, même à mes propres dépens. Je me donnais à 200 000% alors que personne ne me demandait rien. Tandis que j'essayais de passer pour une personne aux talents multiples et sûre d'elle, mon amour-propre ne faisait que sombrer davantage. Plus j'alignais ma personnalité sur mon corps, plus il m'était difficile de me libérer de ma fausse assurance. C'était difficile parce que je continuais à rationaliser cette perception limitative que j'avais de ma propre personne.

Je me contentais des résidus de l'affection des hommes parce que je m'étais convaincue que les grosses n'avaient pas droit à une vie romantique. Même si j'espérais mieux, je chassais cette pensée de mon esprit pour éviter d'être rejetée. Je me présentais devant mes pairs comme une femme sexuellement libérée, mais mes souvenirs trahissent une réalité différente de ce que je racontais.

Je me souviens qu'un an après avoir quitté le Nigeria pour m'installer au Royaume-Uni, j'ai reçu un message d'un vieil ami de ma famille en visite au Royaume-Uni. Il voulait me voir. Lorsque nous nous sommes rencontrés, il m'a dit à quel point je lui avais toujours plu quand nous étions au Nigeria.

J'étais surprise parce qu'il n'avait jamais manifesté d'intérêt pour moi, mais je ne voulais pas le forcer à m'en dire plus. Au contraire, je me suis réjouie de cette opportunité qui s'offrait à moi. J'avais seize ans et plaisais à un garçon de quatre ans mon aîné - c'était l'occasion de faire enfin l'amour. Sans lui manifester des sentiments réciproques, j'ai commencé à découvrir la vie sexuelle parce que je ne voulais pas être vierge à 30 ans. Je me suis dit que puisque je n'étais pas désirable et que je ne le serais peut-être jamais, je devais simplement profiter de l'opportunité qui m'était offerte. Au moins, je ne

serais pas privée à jamais d'expérience sexuelle.

Il est facile de peindre des intentions sinistres sous des dehors valorisants lorsqu'on veut se soustraire à la douleur que nous ressentons. J'ai toujours dépeint la plupart des situations de ma vie sous ces mêmes dehors gratifiants. Je l'ai fait même en pensant à mes perspectives de carrière. Étant une personne pleine de vie, performante et franche, je me suis fait du tort lorsque je devais choisir un cours à l'université. Il y avait un module consacré à la télévision auquel je voulais vraiment m'inscrire, mais je me suis convaincue que choisir cette filière relevait du suicide professionnel.

Je me suis convaincue que les carrières à la télévision étaient réservées aux belles femmes et que personne ne voulait voir une grosse femme à la télévision. Qui plus est, la représentation médiatique de l'époque allait dans le sens de mes convictions. Tant au Nigeria qu'au Royaume-Uni, les femmes à l'écran étaient petites, avaient le ventre plat et se déplaçaient en flottant. J'optais alors pour la filière radio qui était mon choix le plus sûr. Je pris soin de justifier cette décision en me rappelant toutes les fois où l'on m'avait fait le compliment inverse, à savoir que j'avais « un visage pour la radio ».

Plus de dix ans après, j'ai défié toutes les lois de la perception limitative de soi et travaillé à la radio, à la télévision ; fait du journalisme, de la poésie et du mannequinat. Mais il m'a fallu des années de désapprentissage conscient pour me débarrasser des conceptions imposées par la société sur les joies et les ambitions auxquelles une femme obèse comme moi peut prétendre.

Cependant, je n'ai pas entrepris ce périple toute seule. J'ai bénéficié du soutien et de l'attention de mes amis proches qui m'ont constamment encouragée et remis en question ces petites voix qui résonnaient dans ma tête. Je me suis adonnée à l'écriture comme à une forme d'autothérapie. Je me suis mise à accepter ma réalité et fais désormais les choses que j'aime, pour moi-même. J'ai commencé à me traiter comme si j'étais « dans l'urgence », car je sais maintenant que le bonheur n'est pas une destination lointaine que l'on atteint

en se déplaçant à bord d'un ballon. Le bonheur réside dans les activités de tous les jours.

Aujourd'hui, j'ai créé un manifeste pour garder une attitude positive : « *Je fais de l'art, je construis de la richesse, j'ai un impact, je voyage à travers le monde, je prends soin de ma famille, je cultive des relations phénoménales, je maintiens de l'équilibre - santé émotionnelle, mentale, spirituelle et physique - en vivant une vie remplie de joie et pleine de sens, entourée d'amour.* » Les idées reçues sur la beauté ont influencé la façon dont je gérais ma vie. Elles l'influencent encore parfois, et je dois m'en accommoder quotidiennement. Mais ce n'est que maintenant, à la fin de la trentaine, que je me permets de pleurer ma jeunesse passée et la douleur que j'ai endurée.

* * *

À propos de Wana Udobang

Wana Udobang est une femme écrivaine, poète, artiste et conteuse qui vit entre Lagos et Londres. Elle a publié trois albums de poésie orale intitulés *Dirty Laundry* (Linge sale), *In Memory of Forgetting* (À la mémoire de l'oubli) et *Transcendence* (Transcendance). Ses activités d'artiste l'ont promenée dans tous les coins de l'Afrique, en Europe et aux États-Unis, et elle a travaillé sur des projets pour le Festival international d'Édimbourg et le Deutsches Museum en Allemagne, entre autres. En 2021, elle s'est vu attribuer une place en résidence dans le cadre du programme international d'écriture de l'université de l'IOWA.

Wana Udobang a travaillé en qualité de journaliste pigiste pour le Guardian, Aljazeera, CNN, Observer. Elle a produit et présenté des documentaires pour BBC Radio4 et BBC World Service. Pendant plus de six ans, elle a animé à la station Inspiration FM 92.3 à Lagos un programme populaire écouté quotidiennement par plus de cinq millions d'auditeurs. Dans le domaine du

cinéma, elle a réalisé les documentaires *Sensitive Skin*, *Warriors* et *Nylon*.

Wana Udobang est également en charge de l’atelier de poésie *Comfort Food*, qui exploite des souvenirs liés à la nourriture pour composer de nouveaux poèmes. Elle est également conservatrice de *Culture Diaries*, un projet d’archives qui a recours à la narration multiplateforme pour faire connaître les artistes africains. En plus de son travail de créatrice, Wana est conférencière, enseignante, animatrice d’ateliers et consultante en création.

“La capacité dans le handicap” par Virginie
ZOUBÉRE



Qui aurait cru qu'après une petite enfance joyeuse, je mènerais une vie faite de luttes quotidiennes ? Toute petite, j'ai été victime d'un accident qui m'a causé une nécrose du fémur et de la hanche. Vivant dans une famille recomposée, mon éducation a été assurée par mon père et, après son décès, par ma grand-mère. Je vis un handicap qui n'a pas été facile à supporter par le passé et qui ne l'est toujours pas aujourd'hui, tant sur le plan moral que physique avec de fréquents maux de dos et des opérations par moments.

J'ai vécu de nombreuses situations inconfortables, mais celle dont je vais vous parler est de loin la plus intéressante, même si elle m'avait profondément bouleversée.

J'avais postulé à un emploi dans une agence de télécommunication de la place. J'avais passé toutes les étapes du processus de recrutement jusqu'à l'entretien durant lequel j'avais été très convaincante, si j'en juge par la réaction des recruteurs. L'un d'eux avait même promis me rappeler quelques jours après pour m'offrir le poste. Après de vifs remerciements, j'étais en train de repartir quand il m'interpella pour me demander pourquoi je boitais. Il cherchait à comprendre si je m'étais fait mal ou si j'avais un problème particulier. Je lui dis simplement que j'avais un handicap. Un peu perplexe, il repartit et, je n'ai plus jamais eu de retour sur le soi-disant poste qui m'avait été promis. J'avais été tellement naïve de penser que seules mes compétences suffiraient, qu'ils n'auraient aucun jugement sur ma situation de personne handicapée.

Heureusement, l'éducation rigoureuse que j'ai reçue de mon père depuis mon enfance et ma foi inébranlable m'ont permis de faire face, de me voir comme une fille qui n'a rien à envier aux autres, intelligente, belle et pétrie de valeurs. Je me souviens qu'une fois j'en voulais tellement à mon père parce que je le trouvais trop dur avec moi. Je lui ai demandé pourquoi il était aussi sévère avec moi. Il me dit: « Virginie, penses-tu qu'avec ton handicap tu peux être une vendeuse ambulante de fruits et légumes ? » Je répondis non. Il ajouta : « Est-ce que tu peux pousser une charrette de briques dans ton état ? » Je répondis par la négative. Et lui de dire : « Eh bien, ta seule alternative est de te concentrer sur tes études. La vie ne te fera pas de cadeaux. Elle ne fait de cadeaux à personne, à plus forte raison à toi qui est une fille en situation de handicap. Tu n'as qu'un seul moyen de réussir : travailler dur, croire en toi et en tes capacités. Je veux que tu le comprennes et que tu ne l'oublies jamais. C'est pour cette raison que je suis aussi dur avec toi. C'est pour que demain tu sois à l'aise et fière de ce que tu as pu accomplir par toi-même malgré ton état. »

Ces paroles tranchantes de mon père m’ont accompagnée durant tout mon cursus scolaire et étudiantin où j’ai toujours été l’une des meilleures de ma promotion. Elles résonnent toujours en moi chaque fois que je baisse les bras, que je suis fatiguée ou épuisée, que je n’ai plus envie de continuer. Plusieurs fois je suis tombée et plusieurs fois j’ai connu des situations qui m’ont emmenée plus bas que terre. J’étais dans une relation parfaite avec un charmant jeune homme. Nous nous fréquentions depuis plusieurs années déjà. Il m’a toujours vue comme une personne à part entière et me défendait quand les membres de sa famille essayaient de me juger sur mon handicap.

Tout allait bien jusqu’au jour où nous devions commencer les démarches pour officialiser notre union par le mariage. Ses parents refusèrent le mariage parce que j’étais orpheline de père et de mère et n’avais aucun revenu pour contribuer au mariage car j’étais encore en année de licence. Ils prétextèrent également que je ne pourrai pas avoir d’enfant à cause de ma situation et que même si j’y arrivais ma progéniture serait également handicapée. Ce fut une douche écossaise pour moi. Lui en qui j’avais confiance, lui qui avait fait de grandes études et savait pertinemment que mon handicap ne pouvait avoir aucune répercussion sur la génétique, lui que j’avais tant épaulé pendant des années, se laissait convaincre par sa famille. Ce fut un épisode très difficile pour moi.

Après ce coup dur j’ai cessé de me victimiser et commencé à me remonter le moral avec des expressions telles que : « je sais que je ne dois pas me considérer comme une victime », « je suis intelligente », « j’ai de la classe », « je suis élégante », « j’ai de la valeur » et « je vais réussir mon intégration dans cette société car nous avons tous les mêmes droits », « je suis épanouie et j’assume mon handicap ». C’étaient des phrases de victoire sur les jugements et la stigmatisation. J’ai accepté mon handicap tel qu’il est, mais ça n’a pas toujours été facile car je vivais la stigmatisation au quotidien, même avec mes camarades de classe.

Je me rappelle mon tout premier jour d’université, j’étais de bonne humeur

car je rentrais dans une nouvelle étape de ma vie. Je me suis faite toute belle et portais des chaussures à talons. Arrivée au parking, toutes les filles se sont mises à me regarder comme une bête de foire. À croire qu'elles n'avaient jamais vu une personne en situation de handicap porter des chaussures à talons. Je me suis dit : « soit je me laisse faire et c'est parti pour toute l'année, soit j'essaie de me défendre du mieux que je peux ». Alors j'ai lancé : « Ya quoi ? Vous n'aviez jamais vu une personne qui boite ? Avec toutes ces personnes en situation de handicap qui traînent dans la ville, vous ferez mieux de porter votre regard sur d'autres personnes que moi. »

Ce sont des situations qui m'arrivent très souvent et quand on est dans cette posture, soit on est rejeté, soit on se fait respecter par tout le monde. Moi j'ai choisi de me faire respecter car je ne me laisse pas marcher dessus. Elles finirent par comprendre que pour m'atteindre, il faut utiliser d'autres stratagèmes et non mon handicap, que je ne suis pas le genre à nourrir un complexe d'infériorité à cause de ma situation.

Je n'ai jamais recherché la pitié. Tout ce que j'attends des gens c'est le respect.

J'ai rencontré toutes sortes de personnes dans ma vie. Des gens qui étaient venus pour me briser, d'autres pour me construire et d'autres pour me combattre. J'ai appris de toutes ces personnes et cela a fortement contribué à ma réussite.

Aujourd'hui je me félicite pour ces petits pas, même si je sais que j'ai encore du chemin à faire. Je me félicite d'avoir réussi à prendre le dessus sur ma situation de handicap. Ma vie d'infortune est maintenant loin derrière moi. Je ne suis pas du genre à m'apitoyer sur mon sort. Grâce à mon abnégation, je suis en train de gagner le combat de ma vie. J'en suis à un point de ma vie où je peux contribuer à réaliser de grands changements.

* * *

À propos de Virginie Zoubéré

Virginie Zoubéré est titulaire d'un master en communication et marketing d'entreprise et d'une licence en communication. Également bilingue, elle a été la première jeune fille au Burkina Faso en situation de handicap à être recrutée à la Banque Atlantique en tant que caissière, puis par l'agence du PNUD au Burkina Faso en tant que volontaire. Son but ultime est de travailler aux Nations Unies, organisation luttant pour l'inclusion des personnes en situation de handicap.

“La renaissance” par Mira



J’ai compris assez tardivement que je suis l’unique maîtresse de ma vie, mais ne dit-on pas « mieux vaut tard que jamais » ? Je suis Mira, je suis burkinabè et j’ai 29 ans.

Fille ainée d’une famille polygame, mon enfance a toujours été perturbée et teintée d’empreintes plus ou moins négatives. Ayant grandi d’abord auprès de ma grand-mère et de mon oncle qui ont quitté ce monde très tôt, je me sentais déjà comme une orpheline. J’ai toujours ressenti un sentiment de frustration en famille ou avec mes amis. Je ne me sentais jamais à ma place. Cette situation m’a poursuivi pendant de longues années.

Les relations avec mes parents, les autres membres de ma famille et le monde étaient conflictuelles. Je me sentais mal dans ma peau ; je n’avais presque pas d’amis. Mes livres étaient mon seul refuge. En grandissant, j’ai compris que mon mal-être et mon sentiment de rejet remontent à très loin. Un passé qui est toujours resté tabou dans ma famille. Je ne sais pas si je fais bien de l’écrire ici et maintenant car cela peut réveiller d’anciens démons dans ma famille. Je sais en revanche que ma guérison totale en dépend. Tout a commencé lorsque je fus excisée à l’âge de 11 ans. Durant certains rituels pratiqués lors de l’excision, les vieilles femmes chargées d’exciser les jeunes filles ont révélé à mes parents que j’avais déjà été déflorée. Par qui ? A quel moment ? Personne n’en savait rien.

Au début, je ne comprenais rien de ce qu’elles disaient. Je ne me souvenais pas d’un quelconque événement lié à cette défloration. La douleur de l’excision me préoccupait encore plus. J’arrivais cependant à lire le choc sur le visage des gens mais encore plus sur celui de mon père. Je me souviens encore de sa réaction comme si c’était hier. Il était tellement en colère contre moi pour une chose que j’ignorais. Tout s’est passé très vite. Je revois mon père sur moi essayant de m’étrangler de toutes ses forces. Je venais d’être excisée ; je venais d’apprendre que j’ai certainement été violée, et je me retrouve face à la colère d’un père qui au lieu de me consoler et me soutenir, me proférait des injures et n’avait qu’une seule envie, que je disparaisse, car pour lui, je lui

faisais honte, j'étais un déshonneur pour la famille. J'avais le cœur déchiré. Qu'aurais-je pu faire à l'âge de 11 ans ?

Je fus accusée d'avoir provoqué mon violeur. Le choc m'a fait revivre des souvenirs lointains. Je n'avais que 5 ans quand je fus violée dans mon quartier par le père d'une amie. Mais personne n'en a rien su car je n'ai jamais rien dit. Dans mes souvenirs, je ne comprenais pas vraiment ce que ce monsieur m'avait fait. Je sais seulement qu'en rentrant chez moi, j'avais un peu de mal à marcher et ma tante, qui m'avait vue arriver, pensait que je m'étais fait mal en jouant avec mes camarades. C'est ainsi que cette affaire n'a plus eu de suites et en grandissant j'ai nourri de la haine, de la colère, du dégoût et du mépris envers moi-même et envers tout le monde. J'en voulais au monde entier de ne m'avoir pas protégée. D'avoir laissé gâcher cette innocence. Ce mal m'a suivi jusqu'à mes dernières années de collège. J'étais tout le temps malade.

Je me sentais rejetée dans ma famille. Je piquais des crises pendant les cours. Des examens médicaux n'ont rien révélé d'anormal. Je me suis réfugiée dans des livres qui m'ont aidée à mieux m'accepter et à comprendre ma situation. J'ai compris que seule je ne pouvais guérir de ce mal. Alors j'ai commencé à m'ouvrir au monde. J'ai fait la rencontre de merveilleuses personnes qui m'ont écoutée, qui ont pris le soin de me conseiller et de me guider sur la voie de la rémission. Ces personnes, c'était d'abord des camarades de classe qui étaient toujours là à me remonter le moral quand j'étais au plus bas. Puis je rencontrais des personnes ayant vécu des histoires similaires ou encore pire. Je me suis dit que je n'étais pas la seule à avoir vécu un drame et qu'il fallait que je remonte la pente. Mon réveil est parti de là. Ça a été le déclic.

Je devais avoir 20 ans quand j'ai commencé à mieux fréquenter les gens, à ne pas juger trop vite les actes et actions d'autrui, à m'ouvrir au monde, à participer à des activités estudiantines. Mon passé m'a permis de me cultiver à travers la lecture de centaines de livres. Comme quoi en toutes choses il faut retenir le positif, même si le négatif prend le pas. Cela m'a permis de passer avec brio le concours de journalisme après le baccalauréat. Retenue

parmi les meilleurs de ma promotion, j’ai bénéficié d’une formation de 3 ans pendant laquelle mon seul objectif était d’être la meilleure. Je voulais que mes parents soient fiers de moi malgré notre passé douloureux. En 2018 j’ai suivi une formation sur le genre et le leadership féminin et compris que je pouvais jouer un rôle important dans la sensibilisation sur des questions importantes touchant à la situation des femmes dans nos sociétés.

J’ai commencé à faire de la sensibilisation sur les Violences Basées sur le Genre (VBG), principalement les Mutilations Génitales Féminines (MGF). J’ai constaté que plusieurs jeunes filles excisées avaient du mal à s’ouvrir et à en parler. Ce qui est tout à fait compréhensif car je suis passée par là et cela m’a pris du temps pour y arriver. J’ai donc lancé un projet sur la question, ce qui m’a permis de participer à des formations au Burkina et à l’international. Au fil du temps, mon abnégation et mes différentes activités sociales sur la question du genre et la lutte contre les VBG ont été récompensées. Dans la même année, j’ai été nommée ambassadrice de la lutte contre les mutilations génitales féminines par l’ONG Population Media Center qui lutte contre les VBG. Cette ouverture au monde et le fait de raconter mon histoire pour sensibiliser et aider les jeunes filles à surmonter leurs passés m’ont permis de me sentir à nouveau bien dans ma peau. Je ne me vois plus comme une victime mais comme une force de la nature. J’essaie d’aider les gens autour de moi, comme je l’ai été dans le passé. Je suis à l’écoute et je raconte mon histoire. J’ai parcouru un long chemin. Je ne suis pas encore là où je veux être, mais je sais que je suis sur la bonne voie. C’est un constat qui en dit long également sur le parcours de ma jeune vie, parsemée d’embûches et d’obstacles de tous genres. Que cela vienne de la société ou de la famille, les coups ont porté, m’ont marquée et on fait de moi une jeune fille forte prête à combattre toute injustice à l’endroit des femmes.

Mon histoire pour moi a été le socle sur lequel je me suis appuyée pour amener les autres victimes à témoigner et à s’engager dans leur communauté pour mettre fin à l’excision. Pour cela, j’ai créé une page Facebook où je raconte le vécu de ces filles qui partagent avec moi leurs histoires. Certaines sont plus

confiantes et n'hésitent pas à partager les leurs. Je vais bientôt proposer une plateforme numérique qui va s'intéresser à la question de l'excision. Il est en effet difficile de vivre en sachant qu'une partie de son corps est perdue à jamais. C'est un traumatisme que ma plateforme va aborder. Aujourd'hui le combat de ma vie c'est de barrer la route à la pratique des mutilations génitales au Burkina Faso, et partout ailleurs. Je le fais pour mes sœurs, mes filles - si un jour je franchis le cap de la maternité -, et pour toutes ces filles innocentes, potentielles victimes de cette pratique barbare.

* * *

À propos de Mira

Mira, titulaire d'une licence en Management de projets, est assistante de production audiovisuelle engagée dans le social pour promouvoir le respect des droits de la femme. Elle a créé une page Facebook où elle raconte le vécu de filles excisées et la façon dont elles arrivent à vivre avec. Souvent invitée sur des plateaux télé, elle raconte son histoire pour sensibiliser. Nommée ambassadrice par le Population Média Center (PMC) pour la lutte pour l'abandon des Mutilations Génitales Féminines (MGF), Mira Tassembédo est également bénéficiaire d'un fonds de l'UNFP et de CFI Médias pour son projet de création d'une plateforme numérique qui va s'intéresser à la question de l'excision.

“La journaliste de l’avortement” par
Bibiche MBETE



« Journaliste avorteuse » ou encore « journaliste d'avortements ». Tels sont les surnoms qui me collent à la peau depuis le jour où j'ai commencé mon engagement en faveur des droits de la femme et de la santé reproductive.

Je m'appelle Bibiche Mbété, journaliste à la radio nationale congolaise. Je suis également coordonnatrice du réseau des journalistes pour la santé sexuelle et reproductive. Mariée et mère de 3 enfants, je nourris un intérêt particulier pour le droit de la femme et de la santé reproductive. Ma passion pour ces questions est née d'une situation que j'ai moi-même vécue. A l'âge de 20 ans,

alors que j'étais encore étudiante, je suis tombée enceinte de mon premier fils. Issue d'une famille très conservatrice et d'un père pasteur, les questions de sexualité ont toujours été très taboues dans ma famille. On n'en parlait jamais.

Je me souviens que la seule fois où on a abordé le sujet avec ma mère, c'était le jour où j'ai eu mes menstrues pour la première fois. Tout ce qu'elle m'a dit c'était qu'à partir de ce jour, si j'avais des rapports sexuels je tomberais inévitablement enceinte. J'aurais aimé qu'elle me dise aussi qu'il existe des méthodes contraceptives et d'autres voies et moyens pour éviter les grossesses non désirées. J'aurais aimé qu'elle aille plus loin en me parlant de la sexualité, de ma sexualité. Je me souviens que je n'avais pas le droit d'avoir des amis de sexe masculin, « *ça va te pervertir* » me disait-elle. Alors quand vint l'heure d'annoncer que j'étais enceinte, un scandale éclata dans la famille.

Pour tout le monde, c'était intolérable que la fille du pasteur tombe enceinte avant le mariage. C'est ma grand-mère qui fut la première à s'en rendre compte. Quand elle annonça la nouvelle de ma grossesse à ma mère, celle-ci, déçue, voulait que l'auteur de ma grossesse m'épouse dans la précipitation afin d'éviter la colère de mon père et la honte qui allait probablement planer sur la famille. Puisque mon petit ami manquait de moyens financiers, les plans de ma mère ne se sont pas réalisés. Déjà diabétique, elle tombait souvent malade à cause de ma situation et n'hésitait pas à me le dire. Cela lui a valu une hospitalisation.

Dans le flou et l'incertitude, j'ai plusieurs fois failli recourir à l'avortement mais cette pratique était interdite dans mon pays. L'avortement clandestin n'était pas non plus envisageable pour moi car plusieurs de mes amies y avaient laissé leur vie. J'avais peur ; j'étais désemparée et jugée à tort. Avec mon petit ami, nous avons jugé bon de garder la grossesse. Je fus conduite très rapidement chez une tante que je connaissais à peine. Là-bas, la poursuite de ma grossesse fut très difficile car il fallait me réadapter à cette nouvelle famille, supporter les regards. Ma tante faisait de son mieux, mais mon état mental

en était très affecté. Il arrivait que mon petit ami, avec ses petits moyens, m'apporte de temps en temps quelque chose à manger selon les caprices de la grossesse, ou un peu d'argent. J'ai dû affronter la honte, la stigmatisation et les insultes de mes amis et de ma famille. Tout ce que j'ai enduré pendant ma grossesse a dû impacter sur le processus de mon accouchement car j'ai failli y laisser la vie.

L'accouchement fut en effet très difficile. Il y avait une complication et d'après le médecin, j'ai évité de justesse une grosse hémorragie. Cela m'a créé un énorme traumatisme et ces épreuves m'ont fait réfléchir sur la situation des femmes enceintes de mon pays, de toutes celles qui donnent la vie en y laissant la leur. Je me suis rendu compte de la souffrance qu'endurent les jeunes filles et les femmes quand elles portent une grossesse que les autres décident d'appeler « grossesse de la honte ». Ma seule chance est que j'avais le soutien de mon petit ami. Et celles qui n'avaient aucun soutien psychologique, comment arrivaient-elles à s'en sortir? Dès lors j'ai commencé à me documenter sur tout ce qui était lié à la santé sexuelle et reproductive de la femme et à la problématique de l'avortement, aux normes sociales afférentes à la grossesse dans mon pays. J'ai découvert que plusieurs femmes n'ont pas de prise en charge adéquate, que bon nombre d'entre elles ont subi des abus sexuels et que d'autres portent des grossesses non désirées. Il y en a même qui ignorent ce qu'est la planification familiale. Et ce sont ces mêmes femmes victimes qui sont stigmatisées par la société.

A partir de là j'ai décidé que les femmes devraient mieux connaître leur sexualité, les implications de leurs grossesses et leurs droits. Je me suis intéressée de plus près à la santé sexuelle et reproductive dans toutes ses composantes : la maternité à moindre risque, le VIH-sida, les mutilations génitales féminines, la violence basée sur le genre, la prévention des avortements dangereux, la planification familiale, la santé sexuelle et reproductive des jeunes et des adolescentes, la situation des personnes du troisième âge, la violence sexuelle et le mariage forcé et précoce. De ces problématiques, je constituais des thèmes de sensibilisation. Il est très important pour moi

d'aborder ces questions à travers la sensibilisation car dans la majorité des familles, personne n'en parle aux jeunes filles.

On pense que leur ignorance est la meilleure manière de les éloigner de tous ces fléaux alors que c'est tout le contraire. Les filles discutent entre elles ; elles ont des envies ; elles sont curieuses et se posent énormément de questions qui restent sans réponse. Elles ont besoin de comprendre certaines choses. Elles vont chercher les réponses par elles-mêmes, mais de la mauvaise manière et de là naissent des maladies sexuellement transmissibles, des grossesses non désirées, des abus et des avortements illégaux. Je devais m'inspirer de mon vécu pour briser les tabous que la société nous avait imposés et donner toutes les informations possibles pour que les jeunes, hommes comme femmes, soient bien informés.

Dans cette lutte, j'ai également été stigmatisée par des collègues journalistes, des connaissances personnelles et certains auditeurs de ma chaîne. On m'appelait « journaliste avorteuse » ou « journaliste de l'avortement » parce qu'une partie de ma lutte consiste à défendre les droits de la femme par rapport à l'avortement sécurisé selon le Protocole de Maputo additionnel à la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples, et relatif aux droits des femmes. Ce protocole stipule que toute femme a droit à l'avortement si la grossesse a des conséquences sur sa santé mentale ou physique ou si la grossesse est consécutive à un viol ou à un acte incestueux. En RDC, à cause de la guerre, les femmes sont très souvent confrontées à ce genre de situation déshonorante et dévalorisante. Des enfants sont victimes d'abus perpétrés par des adultes et portent des grossesses de personnes inconnues ou de membres de leurs propres familles. Le Protocole de Maputo stipule qu'elles ont droit à l'avortement sécurisé si la grossesse est conçue dans de pareilles circonstances.

Mon travail consiste généralement à sensibiliser les populations sur leurs droits. Si cette sensibilisation avait eu lieu plus tôt, peut-être que ma meilleure amie qui y a laissé sa vie serait encore parmi nous. Peut-être que mes

cousines mortes en voulant avorter clandestinement seraient encore en train de partager de bons moments avec moi en famille. Peut-être que cette adolescente de 12 ans qui craignait tellement la réaction de ses parents et de ses camarades de classe serait toujours en train de jouer à la marelle avec ses copines. Si Madame X avait eu le choix de se faire avorter de façon sécurisée à la suite du viol qu'elle a subi, elle serait actuellement mère de plusieurs enfants et heureuse dans son foyer. Malheureusement, par peur des réactions dans son entourage, elle a subi un avortement clandestin qui a réduit à néant toutes ses chances d'être un jour appelée maman et causé l'échec de ses trois mariages car elle ne peut plus avoir d'enfant. Elle portera les séquelles de ce choix à vie, un choix qui lui a été imposé dans sa jeunesse. Toutes ces tragédies auraient pu être évitées si ce qui aurait dû être fait avait été fait convenablement, et à temps.

J'ai décidé d'anticiper sur ces cas de figure à travers des dialogues intergénérationnels sur la question, une forte sensibilisation à la radio, à la télévision, dans les écoles, avec le soutien de divers partenaires/experts régulièrement invités pour en parler. Des déjeuners de presse sont également organisés pour expliquer à nos confrères journalistes ce que le réseau fait et pourquoi il le fait. De plus en plus de journalistes rejoignent notre réseau. Notre but n'est pas de pousser les femmes à l'avortement, mais de leur laisser le choix, tout en leur donnant la bonne information.

* * *

À propos de Bibiche M'bété

L'une des journalistes les plus connues de la radio et télévision nationale congolaise, Bibiche M'bété est productrice et présentatrice d'émissions de santé, et coordinatrice du Réseau des Journalistes pour la Santé Sexuelle et Reproductive. Journaliste de formation, elle s'est spécialisée dans la défense

des droits de la femme et de la jeune fille. En collaboration avec d'autres journalistes et à travers son réseau, elle soutient continuellement les femmes et les jeunes filles qui ont besoin d'accompagnement. Ce réseau a pour but de sensibiliser sur la question des droits de la femme, les abus sexuels, l'avortement, l'excision, le mariage précoce, etc.

“À la recherche de l’amour” par Wendo
AZSED



Je n'étais encore qu'une gamine lorsque ma mère me confia à ma grand-mère pour aller à la rencontre de ses propres rêves, me laissant ainsi en proie à un sentiment de négligence. J'ai passé une enfance heureuse. J'avais des amis et étais plutôt intrépide. J'étais tellement intrépide que les jours où nous ne déjeunions pas à l'école, mes amis et moi allions jusqu'à l'avocatier de la ferme de la prison pour voler des avocats et les vendre aux autres élèves. Tant qu'il y avait des règles, je voulais les enfreindre.

Les filles étaient astreintes à des rôles clairement définis. Nous allions

chercher de l'eau à la rivière, étalions de la bouse de vache sur le sol de la cuisine de notre grand-mère pour éviter la poussière et allions à la ferme pendant que les garçons jouaient. Parfois, il nous arrivait d'entendre les garçons de mon village se faire réveiller à 4 heures du matin. Ils devaient courir et sauter dans l'eau très froide de la rivière pour se faire engourdir, avant de se précipiter vers une maison pour se faire circoncire. Nous autres, les filles, pensions qu'un jour nous subirions le même sort. J'étais loin d'imaginer que j'allais déménager dans une ville où ma vie prendrait un tournant bien différent.

Plus j'approchais de l'adolescence, plus mon sentiment de non-appartenance se transformait en révolte. J'avais l'impression de n'avoir ma place nulle part. La vie était idyllique dans la ferme de mes grands-parents, dans l'ouest du Kenya, mais je voyais constamment ma grand-mère s'occuper des tâches fastidieuses de la maison. Ma grand-mère était comme une éponge : elle absorbait toujours tout et restait silencieuse. Elle était également forte de caractère, gentille, féroce et nous l'appelions souvent « La Générale ». On m'a souvent dit qu'une femme se devait d'être soumise et se taire. Je pensais que c'était l'ordre naturel des choses mais, d'une manière ou d'une autre, je refusais d'accepter cette explication et n'arrêtais pas de poser des questions.

Quand j'avais 11 ans, ma mère est revenue me chercher. Vivant avec elle en milieu urbain, elle m'a inscrite dans une école moderne où j'ai commencé mon voyage à la découverte de ma propre identité. L'opportunité d'une éducation dans une école différente de celle que j'avais fréquentée auparavant dans le village me remplissait d'enthousiasme. J'étais très impatiente de voir comment les autres filles se comportaient en ville, moi la petite villageoise qui ne savait ni lire ni parler anglais car on ne nous l'apprenait pas à l'école du village. Je ne savais pas ce qu'était un réfrigérateur ou un four. Tout était nouveau et fascinant pour moi. Pourtant, la transition fut très difficile.

J'essayais d'être à la hauteur, d'être l'enfant parfaite, mais j'étais constamment à la recherche de ce qui me manquait. Je craignais d'être rejetée et, dans

mon esprit de jeune fille de 11 ans, je voulais disparaître parce qu’il me semblait que rien de ce que je faisais n’était jamais bien. Mon enfance a déteint sur mon adolescence. J’étais un personnage paradoxal, affreusement timide mais audacieuse. J’interprétais mal les relations. J’aspirais à une sorte de vie amoureuse. J’avais du mal à me faire des amis. Le choc culturel que je subissais ne faisait qu’aggraver le manque d’estime de soi dont je souffrais. Par conséquent, je devins hyper performante, mais socialement inepte.

Je voulais découvrir la vie dès la fin de mes études secondaires. C’est ainsi que j’ai quitté la maison pour aller à l’université à Nairobi. Je participais à des fêtes et étais généralement en liberté loin de la maison maternelle. Cette aventure se solda par l’arrivée de mes deux fils qui comblèrent un vide dans mon âme. Cependant, la vie était dure. Comment allais-je, moi, une jeune femme qui essayait de comprendre qui elle était, élever ces enfants pour en faire des hommes d’honneur ? Certains jours, je pensais en finir avec tout cela pour nous tous. J’avais l’impression qu’il n’y avait personne au monde à qui je pouvais demander de l’aide. Certains jours, je pleurais jusqu’à ne plus avoir de larmes. J’étais considérée comme une honte, la brebis galeuse de la famille. Le sentiment de ne pas être à ma place s’intensifiait à mesure que je grandissais. Comment allais-je surmonter cette tristesse qui envahissait mon âme et remplissait ma vie ? Je me sentais comme une d’araignée qui attendait de voir tomber sa dernière toile.

Ainsi, lorsque mon fils cadet eut six mois, je quittai le seul foyer qu’ils connaissaient. Je me retrouvai mère célibataire à vingt-deux ans, avec deux enfants et sans emploi. Je savais que ce serait difficile, mais je ne voulais pas qu’ils éprouvent le même sentiment de n’avoir leur place nulle part, comme je le ressentais à ce moment-là.

Mes garçons et moi avions à peine de quoi manger la plupart du temps. Nous dormions même à la belle étoile certains jours parce que je n’arrivais pas à payer le loyer. Je marchais des heures par jour, frappant aux portes des bureaux à la recherche d’un emploi, jusqu’à ce que ma chance tourne le jour

où j'ai trouvé un emploi faiblement rémunéré de 40 dollars par mois. Cet emploi consistait à taper à la machine, parfois à nettoyer les toilettes, et à répondre au téléphone. Je travaillais aussi dur que ma grand-mère me l'avait appris. Je voulais mener une vie de qualité pour moi et mes garçons, mais je vivais constamment dans la panique et la peur de la pauvreté. Comme par hasard, c'est ce qui m'a poussée à travailler pour renforcer mon autonomie financière et celle des autres femmes de mon village.

Je me suis remariée et j'ai trouvé un endroit où mon cœur perdu a retrouvé un foyer et de l'amour. J'ai commencé à m'adresser aux femmes de la communauté pour leur parler d'émancipation économique, car notre culture nous avait habituées à penser que l'argent n'était pas un thème de conversation pour les femmes. Nous avons donc créé un fonds renouvelable pour aider les femmes à créer des entreprises. Je ne veux pas que les femmes subissent le traumatisme et la profonde angoisse de voir leurs enfants dormir affamés comme j'en ai fait l'expérience. Je vis avec la certitude que la liberté économique est synonyme de pouvoir. Ainsi, je mène ma petite bataille au sein de ma communauté par le biais de ma fondation et ça marche.

* * *

À propos de Wendo Aszed

Wendo est la fondatrice et la Directrice exécutive de Dandelion Africa, une organisation communautaire basée à Mogotio, au Kenya. Cette organisation travaille à l'amélioration de la santé des femmes et au renforcement de leur autonomie économique.

En sa qualité de Directrice exécutive de Dandelion Africa, elle milite pour l'élimination des mutilations génitales féminines en impliquant les garçons dans les zones rurales des comtés de Nakuru, Baringo, Kajiado et Narok au Kenya. Avec sa fondation, elle a mis en place un centre médical de niveau 3 et

créé plus de 30 espaces sécurisés pour la santé des mères et des enfants dans des zones marginalisées. Récipiendaire de plusieurs bourses, elle a été citée dans diverses publications, reconnue pour son travail communautaire tant au niveau local qu'international. Récemment Wendo a été lauréate d'un Prix du Président de la République pour le travail qu'elle mène pour promouvoir l'implication des femmes dans les processus décisionnels et le leadership.

“La dame de fer” par Marie Angélique
SAVANE



Aujourd'hui à 74 ans, je suis contente du chemin parcouru.

Féministe ? Oui je le suis. Car l'objectif du féminisme c'est de donner aux femmes et aux hommes les mêmes conditions d'accès aux ressources et aux opportunités, de promouvoir l'égalité des femmes et des hommes en prenant en compte les différences et la hiérarchisation socialement construite qui produisent des inégalités, d'aider les femmes à vivre dans la dignité, à l'abri du besoin et de la peur. Oui je suis féministe et je l'assume.

Ma vie de « passionaria » a réellement commencé en 1967 lors de mon adhésion au Mouvement des Étudiants Sénégalais en France. Mais ce qui a forgé mon mental et posé les bases de mon engagement militant et politique remonte à mon enfance.

Mon père m'avait inscrite dans une école religieuse de filles où les élèves étaient en grande partie des Françaises. C'était l'époque coloniale avec une grande disparité entre Noirs et Blancs. Étant la seule fille noire de ma classe, j'ai passé tout mon cycle primaire à me défendre contre le « racisme innocent ». J'avais connu la ségrégation de vivre modestement dans un quartier africain et d'aller à l'école avec les « toubabs aisées ». J'ai donc très tôt compris que pour survivre il me fallait faire face et être devant.

Au secondaire, l'arrivée de quatre autres sénégalaises a allégé ce poids que je supportais. Nous étions plusieurs « noiraudes » ou « négresses ». Ma détermination à être meilleure élève n'en était que plus grande. Si l'école était blanche, le quartier, les mouvements de jeunesse catholique que je fréquentais étaient, par contre, entièrement noirs et cela équilibrait toutes les frustrations que je vivais à l'école.

A 15 ans, contre l'avis de mon père, je m'inscrivais toute seule au lycée public mixte ! Quelle histoire que de se retrouver dans la même classe, voire le même banc, avec des garçons. Je dus encore apprendre à m'adapter à cette nouvelle situation. Et la pratique du sport m'a beaucoup aidée à intégrer ce nouvel environnement, essentiellement masculin.

Ainsi, ce va et vient quotidien entre deux mondes diamétralement opposés, m'a permis de développer une grande capacité d'intégration et de résilience. Des qualités qui m'ont permis d'avoir un extraordinaire parcours professionnel et politique.

Après le baccalauréat réussi, j'ai bénéficié d'une bourse d'excellence du Président Senghor pour aller étudier en classes préparatoires de lettres à

Paris. Et dans le même temps, j’avais obtenu aussi le grand prix du Sport avec la bourse pour aller à un Institut du sport à Paris.

Contre l’avis de mon père qui tenait à ce que je fasse des études de droit à l’université de Dakar, j’ai accepté la bourse d’excellence. Ce cher papa, qui avait fait la 2^{ème} guerre, avait peur qu’en France je sois amenée à épouser un Blanc.

A Paris, mon expérience de vie avec les « Blancs » à l’école au Sénégal m’a beaucoup aidée à m’intégrer. De même la discipline et le mental de gagnant acquis dans le sport, ont été d’un apport décisif pour étudier mais aussi intégrer des activités extra-universitaires, le Hand-ball dans l’équipe du Paris Université Club (PUC) et le mouvement des étudiants sénégalais.

Ce n’était pas toujours facile en raison du climat froid, de la vie chère avec des bourses qui ne couvraient pas tous les besoins.

Contactée par les leaders du mouvement, j’ai intégré l’Association des Etudiants Sénégalais en France (AESF) qui défendait les intérêts matériels et moraux des étudiants, mais qui était également une plateforme politique anti-coloniale, anti-néocoloniale et anti-impérialiste. Ce fut une autre initiation pour la jeune fille catholique qui avait toujours vécu dans un confort religieux, sans grand questionnement. L’AESF, fut alors pour moi, une grande école de formation à la pensée politique. Elle m’a permis aussi de retrouver une famille culturelle avec non seulement des Sénégalais mais d’autres Africains.

Et puis survint « Mai 1968 », le temps des barricades, des grèves, des débats houleux sur les sociétés occidentales figées, sur la liberté de penser, sur l’autorité « Il est interdit d’interdire », sur les enjeux idéologiques du monde entre le capitalisme et le socialisme, etc. Autant de questions sociétales qui ont bousculé toutes nos convictions et nos préjugés antérieurs.

C’est aussi durant ce temps d’effervescence intellectuelle et politique que j’ai

entendu les premiers discours sur le féminisme dans ce contexte de révolte anti-autoritaire. Des discours de femmes qui dénonçaient le patriarcat en tant que système idéologique basé sur la domination du pouvoir masculin sur les « femmes considérées comme « le deuxième sexe » selon Simone de Beauvoir très active dans la révolte.

Quelle lumière ce fut pour moi de pouvoir comprendre la place et le statut des femmes dans la société, de savoir que les rôles féminins n'étaient pas figés, que l'on pouvait les changer en transformant les rapports sociaux ? J'ai compris les liens qui imbriquaient les luttes politiques et les luttes féministes.

Il était donc possible d'articuler la lutte pour la transformation sociale, à celle des femmes pour leur libération de toute oppression et exploitation du pouvoir masculin qui se donnait au travers de la religion, de la culture, de l'économie, des rapports sociaux, etc.

Je pouvais donc m'assumer en tant que féministe engagée dans la lutte politique contre les inégalités sociales et économiques et contre les injustices dans l'accès aux droits des citoyens.

C'est ainsi que nous avons décidé de rentrer au Sénégal et d'y mener la lutte politique contre le régime en place, dans le cadre de mouvements clandestins dans la mesure où les partis d'opposition n'étaient pas autorisés. L'université de Dakar et les étudiants étaient l'espace et la cible des partis politiques.

C'est ainsi que nous avons pu participer à la relance du mouvement étudiant à l'Université de Dakar. La réforme de l'Université proposait l'implication d'une représentation des étudiants à son Conseil d'administration et j'ai été élue et désignée pour diriger la première délégation d'étudiants à ce conseil. Par la suite, les mouvements de contestation ont abouti à la fermeture de l'Université, à l'exclusion de tous les leaders étudiants, dont je faisais partie. Les hommes ont été incorporés de force dans l'armée, l'un d'eux y a perdu la vie. Ce fut une autre cause de tension avec ma famille qui n'acceptait pas

mes choix politiques et personnels. Mais à cette époque, j’avais atteint une maturité qui me permettait d’assumer les conséquences de mon engagement politique. Ainsi, des camarades professeurs en France m’ont inscrite dans une université française afin que je puisse terminer mes études.

Je me suis mariée et j’ai eu un garçon et aussitôt après j’ai été contactée pour organiser des conférences et préparer le lancement d’une revue panafricaine d’éducation pour le développement « *Famille et développement* » dont je devins la première rédactrice en chef. Cette publication était distribuée dans 24 pays francophones principalement. Elle s’adressait à tous ceux qui participaient aux processus de développement de leur pays et qui avaient besoin de savoir et de savoir-faire, pour déconstruire leurs réalités, et faire prendre conscience de la nécessité de compter d’abord sur l’Afrique et les Africains pour sortir du sous-développement et de la pauvreté afin d’écrire leur propre histoire.

Pendant quatre ans (04) j’ai pu insuffler aux enseignants, aux éducateurs, aux personnels médical et paramédical, aux animateurs du monde rural et aux associations féminines, des idées, des exemples de programmes et projets alternatifs du monde entier, des connaissances sur l’école, les projets de développement, les problématiques démographiques, le planning familial, les mutilations génitales, les droits des femmes, l’éducation sexuelle, la dépigmentation artificielle, la polygamie et le mariage etc. Je sillonnais tous ces pays pour parler des thèmes développés dans la revue, à la radio, à la télévision, dans des conférences, dans les écoles, les universités et autres.

Dans les années 1970, « *Famille et développement* » a joué un rôle important dans l’éveil des jeunes aux problèmes de développement économique et social. Cette revue cherchait à insuffler chez les individus la capacité à agir sur leur propre environnement, à chercher des voies alternatives pour sortir l’Afrique du sous-développement qui soient pro-peuple (intégrant aussi bien le paysan que l’ouvrier et le fonctionnaire, les femmes aussi bien que les hommes).

Ainsi j’atteignais mes objectifs en tant que femme, féministe et femme engagée

dans la politique, car je continuais à militer dans la clandestinité. Ce qui m'a valu des arrestations, des descentes inopinées de la police en pleine nuit chez moi.

J'étais à bien des égards la voix des femmes, des jeunes, de tous ceux qui n'avaient pas accès à la parole publique. Ainsi, j'ai pu accueillir la création de la première organisation panafricaine de féministes chercheurs et agents de développement autour du thème : « *Femmes et développement : décolonisation de la recherche* » en Décembre 1977 à Dakar.

Par la suite, j'ai travaillé dans plusieurs organisations des Nations Unies (UNRISD, HCR, FNUAP) aussi bien au Sénégal, qu'à Genève et New York. J'ai participé à nombre de conférences pour défendre la cause des femmes et des problématiques du développement dans toutes ses dimensions.

Dans le même temps, avec d'autres Africains nous avons lancé les premiers regroupements panafricains d'organisations non gouvernementales et de la société civile, mais aussi la première organisation féministe d'Afrique « Yeewu Yewwi/Pour la libération des femmes » au Sénégal. Le Président Thomas Sankara, grand défenseur des femmes, nous a invitées à venir « raconter notre féminisme » aux Femmes du Burkina Faso.

Je n'étais pas en reste sur le plan international où j'ai été cooptée dans la Commission Sud/Sud avec le Président Julius Nyeréré, la Commission sur la gouvernance globale où on a réfléchi sur la Réforme du système international et les Nations Unies en particulier, la Commission sur l'Éducation au 21^{ème} siècle avec l'UNESCO autant d'instances où j'ai pu développer des idées fortes sur les femmes, l'Afrique, etc.

J'ai eu à diriger des équipes régionales (Dakar), mais aussi le Bureau Afrique du FNUAP (New York).

Lors du lancement du Mécanisme africain d'évaluation par les pairs, un

système d'évaluation de la gouvernance des Chefs d'Etat en Afrique, dans le cadre du NEPAD de l'Union africaine, j'ai été choisie pour être la première présidente du Panel des éminentes personnalités. J'ai pu ainsi lancer le processus et diriger l'évaluation de trois pays (Algérie, Bénin et Burkina Faso).

Toutes ces expériences m'ont exposée à des situations diverses et complexes. J'ai pu apprendre et maîtriser des systèmes de pouvoir, la capacité de diriger, d'avoir un leadership selon les circonstances, mais surtout le sens de l'initiative, la capacité d'innover, de booster des équipes et de produire des résultats. Il y a encore des signes palpables de ces initiatives qui, à l'époque, étaient révolutionnaires. Je peux dire aujourd'hui que l'éducation familiale, où mon père a joué un grand rôle en me poussant à fond avec mes frères, de même que l'exposition très jeune, dès l'école primaire, à des cultures différentes et à des modes de vie si différentes de ma réalité familiale et sociale, m'ont forgé un caractère d'acier, une capacité d'adaptation et de résilience. On m'a souvent appelée « *la dame de fer* » !

Ainsi, la peur de l'autre, le complexe social, le manque de confiance ne m'ont jamais bloquée. J'ai rencontré les « grands de ce monde ». Présidents de la République, Premiers ministres, leaders religieux, personnalités politiques, scientifiques, Prix Nobel, chercheurs du monde entier. Avec tous j'ai pu entretenir des rapports de travail, parfois tendus en raison de mes convictions féministes et politiques, mais toujours avec RESPECT.

Toute cette carrière s'est faite aussi dans la douleur, la peine, car mes succès professionnels, ma projection au devant de la scène, ma forte personnalité ont provoqué de la jalousie et des conflits interpersonnels. J'ai eu à traverser des moments difficiles où je me suis remise en question, des moments de doute. Mais les expériences de mon enfance et de mon adolescence m'ont donné une grande capacité de résilience. Il en est de même de mes fortes convictions politiques et féministes qui m'ont permis de mener en même temps une vie familiale épanouie, une vie professionnelle passionnante et un

engagement politique intense.

Maintenant, je vous passe le flambeau.

* * *

À propos de Marie Angélique Savané

Marie Angélique Savané est une sociologue et militante féministe sénégalaise qui, pendant des décennies, s'est faite le défenseur des réformes juridiques et sociales de la société sénégalaise en faveur des femmes. Elle est considérée comme l'une des pionnières du féminisme en Afrique.

De 1974 à 1978, Savané a été rédactrice en chef du magazine Famille et Développement, le Magazine d'entraide de l'Afrique subsaharienne. Durant son mandat, elle a fait passer la ligne éditoriale du magazine d'une perspective occidentale à une perspective africaine « permettant aux Africains de s'aider eux-mêmes ».

Elle a travaillé pour les Nations unies et en tant que consultante pour diverses organisations des Nations unies pendant de nombreuses années.

Savané est cofondatrice de l'Association des femmes africaines pour la recherche.

“L’architecte” par Kadidiatou GUEYE
CALVAGNA



A l'âge de 6 ans déjà, mon père faisait le tri dans mes relations amicales sur la base de leurs performances à l'école et surtout de leur éducation. Je me souviens d'une enfance et d'une adolescence rigoureuses surtout par rapport à mes études. Mon père exigeait que je sois toujours la meilleure. Fille unique avec cinq frères, il voulait s'assurer que je réussisse mes études. Il ne voulait jamais que je fasse de travaux ménagers, même quand nous n'avions pas d'aide-ménagère. Il m'arrivait parfois de le faire en cachette, contre son gré. Pour lui, l'école était la priorité absolue. À la fin de mon premier trimestre en cour élémentaire, je suis rentrée de l'école avec mon bulletin scolaire. J'étais 12^{ème} de ma classe sur une quarantaine

d'élèves. Mon père m'a tout d'abord félicitée puis m'a demandée ce que les 11 élèves qui m'avaient devancée avaient de plus que moi. Mangeaient-ils, dormaient-ils plus ou moins que moi ? Il me fit comprendre qu'aucune excuse n'était valable pour justifier mon rang.

Mon père était un homme modeste qui s'est toujours battu pour subvenir à nos besoins. Mes parents ont divorcé assez tôt mais ma mère a toujours été présente pour m'épauler. Ma deuxième maman a aussi assuré sans faille le rôle de mère. Pour mon père, toutes les conditions étaient réunies pour que j'excelle dans mes études. J'ai été marquée par ses propos au point de devenir première de ma classe à l'évaluation suivante. Cette rigueur et cette culture de l'excellence ne m'ont jamais quittée.

Après le baccalauréat, que j'ai obtenu à 17 ans, j'espérais poursuivre mes études en France, mais étant donné que je n'avais pas la majorité, mon père m'a suggéré de passer une année à Dakar en attendant mes 18 ans. Au fil du temps, j'ai commencé à abandonner l'idée d'aller en France pour continuer les études en génie civil que j'avais entamées à Dakar et auxquelles je prenais du plaisir.

Le vrai challenge a commencé pratiquement après l'obtention de mon diplôme d'ingénieur en Bâtiments et Travaux Publics. Au début de ma carrière professionnelle, je devais sans cesse lutter contre tous ces préjugés sur la place de la femme dans un milieu professionnel communément dédié aux hommes et résister aux tentations.

Ma première promotion par exemple, je l'ai eue à la suite d'une altercation quand j'avais 22 ans, après une semaine de prise de poste. Je venais d'obtenir mon diplôme et j'avais été engagée comme ingénieure de suivi de chantier dans un cabinet d'architecture. Je suis de petite taille, ce qui peut être un léger handicap dans mon milieu professionnel.

L'entrepreneur était un homme d'âge mûr. J'ai remarqué que le mur qu'il

construisait n'était pas droit et je lui ai fait la remarque sans passer par quatre chemins. Ne dit-on pas qu'on reconnaît le maçon au pied du mur ? Il l'a très mal pris en me traitant de jeune fille incompétente, inconsciente et insolente. Il me jugeait à la fois sur mon jeune âge, sur mon genre et ma petite taille. J'étais accompagnée d'un collègue ingénieur qui avait jusque-là assuré le suivi de ce chantier; il m'a calmée en me demandant de ne pas prêter attention à ce qu'il disait. De retour au cabinet, notre directeur avait déjà eu vent de ce qui s'était passé et demanda à mon collègue de me laisser désormais la charge de ce chantier. Il a sûrement vu de l'audace, du défi et du professionnalisme dans ma réaction. C'était une belle victoire car je ne me suis, à aucun moment, laissée intimider. J'ai assez rapidement su que dans le milieu dans lequel j'évoluais, il fallait que je m'impose en qualité de femme, mais surtout que je fasse preuve continuellement de compétences, sans faire apparaître la moindre faille. J'ai alors commencé à travailler beaucoup plus dur et à imposer le respect des autres par mon professionnalisme.

Une autre fois, sur un autre chantier toujours en tant que maître d'œuvre, j'avais confié à un travailleur une tâche qu'il devait accomplir avant notre prochaine réunion de chantier. On m'informa que ce dernier avait refusé de la réaliser sous prétexte qu'étant donné mon jeune âge, je n'avais certainement pas terminé mes études et que je n'avais pas à lui donner des ordres. Inévitablement, j'eus écho de sa réponse et décida de ne pas réagir à la provocation et d'apprécier la situation le moment venu. Avant la réunion j'ai constaté que le travail que j'avais demandé avait été effectué. La personne à qui je l'avais confié me raconta plus tard qu'il avait entendu certains collègues faire des éloges sur mon travail, mes compétences et mon parcours et que c'est ce qui lui avait fait changer d'avis.

J'ai travaillé de sorte à ce qu'on constate et apprécie mon expertise et que ma position de femme ne soit plus être un critère d'évaluation subjectif. Je suis très exigeante dans tout ce que je fais et rigoureuse avec moi-même. Il y a des tentations qui auraient pu facilement me faire dévier du droit chemin comme lorsqu'un entrepreneur me proposa un jour une voiture en échange

d'un marché. A ce moment, je venais de débiter ma carrière et je n'avais que les transports en commun comme moyen de déplacement. Malgré cela, je suis restée ferme envers moi-même et dénoncé cette tentative de corruption et l'entrepreneur a par la suite été disqualifié.

Les personnes sages chez moi disent que quand un enfant a les mains propres il devrait pouvoir manger avec les grands. Quand on est compétent pour un travail bien précis, il n'y a aucune raison pour qu'on ne mérite pas sa place. Il faut conjuguer son savoir-faire et sa confiance en soi. L'environnement dans lequel j'ai grandi a fortement contribué à forger la personne que je suis aujourd'hui. Mon père a connu une très belle réussite quand on regarde son parcours et je pense qu'inconsciemment il était mon modèle. J'avais aussi ma mère et sa grande sœur qui étaient toujours là pour me prodiguer de bons conseils par rapport à la vie en général.

J'avais trouvé des personnes importantes à qui je pouvais m'identifier, qui m'accompagnaient et qui m'ont montré le chemin. Je peux dire que je suis fière de mon parcours, de mon travail et de mes résultats. Je peux aujourd'hui rouler avec fierté sur l'autoroute qui mène à Diamniadio, une réalisation à laquelle j'ai participé. Je l'emprunte régulièrement pour aller assurer la gestion d'autres projets d'envergure nationale, voire internationale. Il m'arrive de me demander si c'est moi Khadija qui participe à la réalisation de tous ces grands projets. Euh oui, c'est bien moi. Dire ça laisse un goût de satisfaction dans la bouche, mais je n'oublie pas qu'il s'agit d'une réalisation collective. Dans ce secteur d'activités tous les intervenants jouent un rôle déterminant pour arriver à la finalisation d'un projet, du top management aux techniciens de surface. Je fais en sorte de toujours respecter toutes les personnes travaillant avec moi, quel(e) que soit leur titre, grade ou influence. Telle est ma conception du professionnalisme.

Et quand je rentre le soir à la maison, je rends grâce à Dieu. J'enlève ma casquette de cheffe de projet et deviens maman et épouse dévouée. Je n'ai qu'une seule fille pour l'instant, mais j'ai l'impression d'avoir plusieurs

enfants par moment. J'ai toutefois la chance d'avoir un époux très présent, compréhensif et affectueux, qui me soutient dans tout ce que je fais.

* * *

À propos de Kadidiatou GUEYE CALVAGNA

Titulaire d'un diplôme d'ingénieur en génie civil depuis 2008, Kadidiatou GUEYE CALVAGNA a été victime de plusieurs propos sexistes dans son milieu de travail. Cependant, elle a réussi à s'imposer et à se faire respecter par son travail et sa personnalité. Aujourd'hui mariée et mère d'une fille, elle a réussi à construire cette vie en ne se laissant ni intimider, ni dominer par les hommes de son entourage professionnel qui ne manquent pas de lui rappeler qu'elle n'est qu'une femme. Elle a occupé des postes de responsabilité sur plusieurs grands projets de construction au Sénégal tels que la route qui mène à l'aéroport de Diass où elle a été en charge de la supervision de la construction, ainsi que de plusieurs immeubles à Dakar.

À propos de Niyel



Nous travaillons avec des organisations pour concevoir et mettre en œuvre des initiatives de plaidoyer fondées sur les aspirations des personnes pour les soutenir; et nous nous efforçons de renforcer le potentiel des populations pour influencer les politiques et les pratiques.

<https://niyel.net/>

<https://twitter.com/NiyelCampaigns>

<https://www.facebook.com/NiyelCampaigns>